

Le roman de Léa

Ariela Freedman

Le roman de Léa

traduit de l'anglais (Canada)
par Johanne Tremblay

Robert Laffont
QUÉBEC

Ce livre est une œuvre de fiction. L'autrice y fait référence à des événements historiques, des lieux réels et des personnes ayant existé en les plaçant dans un contexte fictif. D'autres noms, personnages et événements sont le fruit de l'imagination de l'autrice, et le cas échéant, toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes vivantes ou décédées est entièrement fortuite.

Titre original: *Léa: A Novel*

Originellement publié en 2022 en langue anglaise, à Montréal, par Linda Leith Publishing.

Copyright © Ariela Freedman, 2022

Traduction: Johanne Tremblay

Révision linguistique: Madeleine Taillon

Correction d'épreuves: Marie Théorêt

Mise en pages: Édiscript enr.

Photo de l'autrice: Lev Wexler

Murale *Hommage à Léa Roback*: Carlos Oliva (Hsix)

Photographie de la murale: Archie Fineberg

Conception de la couverture: Leila Marshy et Debbie Geltner, pour Linda Leith Publishing

Adaptation française de la couverture: Luc Gervais

Dépôt légal: 3^e trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024

ISBN 978-2-924910-64-1 (papier)

ISBN 978-2-924910-65-8 (ePub)

A Imma

Prologue

Montréal, 15 avril 1937

Léa sort de chez elle à l'aube, et l'air lui semble froid comme en hiver. C'est ce temps de l'année où Montréal devient imprévisible, glaciale un jour, étouffante le lendemain. Léa croit voir quelques flocons de neige gris, et resserre sur elle son léger manteau en gardant ses bras croisés contre son cœur. Voilà des semaines qu'elle prie pour qu'il fasse beau. Les rues sont presque vides à l'exception d'une charrette de lait occasionnelle, de camions de livraison et de camelots à vélo qui lancent leurs journaux contre les portes de la ville endormie.

Demain, elles feront la une de tous ces journaux.

Le nez rivé au sol et les mains dans les poches, Léa presse le pas en direction du quartier du textile. Les trottoirs sentent le charbon de bois et la pluie. Son manteau est brun, son chapeau aussi. Tel un moineau, elle se fond dans la trame urbaine et volette d'un coin de rue à l'autre. Nul ne songerait à lui barrer la route, mais elle n'est pas moins nerveuse et se fait discrète à tout prix. En arrivant sur Sainte-Catherine, elle voit Rose Pesotta, qui l'a devancée, en face du quartier général du syndicat.

Vêtue d'un éclatant manteau de laine violette, une épingle dorée ornant sa poitrine comme une médaille, Rose pourrait être un général. Contrairement à Léa, elle n'entend pas passer inaperçue.

— Bien dormi ? lui demande-t-elle.

— Je suis nerveuse, avoue Léa. Je me sens comme quand on organise une soirée sans savoir si quelqu'un va se pointer. Et toi ?

— J'ai dormi comme un bébé, déclare Rose. Je me suis réveillée toutes les deux heures en hurlant.

Rose adresse un sourire à Léa.

— J'ai très bien dormi. Inquiète-toi pas, elles vont venir.

En frissonnant, Léa scrute le bout de la rue. Elle essaie de surprendre du mouvement autour des carrefours. Elle essaie de voir l'avenir.

Les minutes lui semblent des heures.

Et puis les voilà. Elles arrivent ! Une multitude de femmes marchant coude à coude, le front haut, en bavardant et en riant. À mesure qu'elles envahissent la chaussée, le jour se lève haut et fort, vibrant de possibilités. Des centaines, non, sans doute des milliers d'ouvrières provenant de dizaines d'usines dont les portes resteront closes et les machines, muettes par cette magnifique journée. Quand le ciel s'éclaircit et fait place au soleil, même les rues crasseuses du centre-ville deviennent belles. Chaque visage souriant tourné vers la lumière est rempli de promesses.

Léa s'engage dans la foule comme si elle séparait les eaux.

— Frieda ! s'écrie-t-elle. Comment ça va ?

Frieda la salue de son bras emmaillotté qui, pas plus tard que la semaine dernière, s'est retrouvé coincé dans l'essoreuse à rouleaux, à l'étage de la buanderie. Ces machines sont traîtresses. Léa se retourne en entendant son nom et aperçoit Charlotte. Charlotte qui craignait tant de perdre son emploi en faisant la grève aujourd'hui. Elle tend les bras et la serre contre elle.

— Je suis tellement contente de te voir !

Elle connaît le nom de la plupart des ouvrières et les salue dans leur langue, en anglais, en yiddish, en français.

Depuis des mois, elle leur tient la main. Depuis des mois, elle les entraîne à sa suite. Elle les a menées jusqu'ici, jusqu'à ce moment.

Il y a chez Léa quelque chose d'indéfinissable. Son visage étroit, ses pommettes saillantes et ses yeux bleu ciel changent comme le temps et passent du banal au remarquable en un instant. Selon sa tenue et le lieu, on peut la prendre pour une Canadienne française ou une *Canadian*, une catholique ou une juive. Même son nom, Roback, peut être d'ici ou d'ailleurs. Sa simplicité peut la faire disparaître dans le décor, mais sous l'effet de l'excitation ou de l'indignation, elle se transforme, ses joues s'enflamment, son regard brille au soleil. Ce matin, elle circule dans la foule, tel du vif-argent. Elle est lumineuse.

Au milieu de la matinée, elles sont cinq mille à marcher côte à côte. Leur nuée s'étend comme un long serpent dans la rue. Elles crient et rient et chantent en brandissant leurs pancartes. Par la force combinée de leurs corps, elles refusent qu'on les exploite.

La police met un certain temps à débarquer, et lorsqu'elle le fait, ses membres restent groupés et regardent les ouvrières en se demandant ce qu'ils sont censés faire. En Ontario, les grévistes de General Motors ont goûté aux matraques des husards d'Hepburn; ceux de Chicago ont eu droit au gaz lacrymogène et aux pistolets. Mais que fait-on contre des ouvrières? Certaines d'entre elles, vêtues de leurs nouveaux habits de printemps, s'approchent des chevaux et les caressent. Les policiers ont moins envie de sévir que de séduire. Lorsqu'une ouvrière flatte le museau d'un cheval, celui-ci penche la tête vers elle. On pourrait penser qu'ils sont unis par le cœur. La bête domptée; un instant de grâce inattendu.

La foule ne marche pas dans la crainte, mais dans la joie. On se croirait un jour de fête. Les femmes retirent leurs

manteaux, avancent sans contrainte en s'étirant sous le soleil. Elles sont si belles à voir qu'elles paralysent les policiers.

Et puis les renforts arrivent, et la bataille commence.

Une matraque capte un rayon de soleil, et Léa est à Berlin, courant sur les trottoirs, ce jour sanglant de mai, huit ans plus tôt, au milieu des gaz lacrymogènes et des cris, ignorant les ordres d'arrêter et fuyant à toutes jambes.

Elle ne fuira pas, cette fois.

Ses mains dans celles de ses compagnes dressées comme elle devant les forces de l'ordre, elle redresse la tête et sent le calme et l'euphorie de sa juste cause l'habiter.

I

Les jeunes années Beauport, Montréal, 1908-1925

Chapitre 1

Et voici Léa, perchée sur la clôture, un rayon de soleil emmêlé dans ses cheveux châtons.

*Genug iz genug! Assez, c'est assez** ! Elle se propulse vers l'ombre du sol, s'y tapit comme si elle était tombée avant de se ramasser et de bondir en riant, prête à grimper de nouveau. L'été, elle disparaît dès l'aube et ne rentre qu'à la fin du jour, des brindilles dans ses cheveux cotonnés, un accroc à sa jupe et les genoux éraflés. Les champs, la rivière et les rues lui appartiennent, et elle vagabonde au gré de ses humeurs. « Un vrai garçon », commentent, indignés, des gens au village sans parvenir à taire leur admiration. *A maydel mit a vayndel*, une fillette et sa queue de cheval, traversant les jours longs de l'été.

Elle avait trois ans quand ils se sont installés à Beauport. Elle en a maintenant cinq et n'a pas souvenir d'avoir vécu ailleurs. Dans ce royaume, elle règne sur les grands roseaux et les iris qui bordent la rivière ; le toit de son palais est aussi haut que la voûte étoilée. Marguerites et pissenlits composent sa couronne estivale et, l'hiver, elle conquiert des montagnes de neige et sillonne les champs bleus de glace.

L'adaptation s'est avérée plus compliquée pour ses parents. Dans les jours suivant leur arrivée à Beauport, madame Langlois leur a apporté du *blanc-manger* pour leur

* En français dans le texte. (N.D.T.)

souhaiter la bienvenue. La mère de Léa l'a remerciée avant d'emporter le dessert dans la cour et de le verser dans le bassin des poules en se disant qu'il était sans doute fait avec du saindoux. Aucun Juif avant eux n'avait foulé le sol de Beauport. Au grand désarroi de l'hôtesse, madame Langlois était toujours dans la cuisine quand elle est revenue en tenant le plat vide et luisant de son contenu.

— Je m'excuse, a-t-elle dit en rougissant.

Elle a tenté d'expliquer les multiples règles entourant les bêtes, les oiseaux et autres choses grouillantes qui l'empêchent de partager la table de ses voisines.

— C'est rien que de la crème, madame.

Elles sont bonnes amies maintenant et rient encore au souvenir des poules arborant une barbichette de blanc-manger. Celles-ci ont mis des semaines avant de pondre à nouveau. Ce fut la première leçon de madame Roback, qui allait apprendre à faire confiance aux voisines et à ne pas donner n'importe quoi à manger aux poules.

Ils exploitent le magasin général, là où tout le monde fait ses emplettes, mais parce qu'ils sont juifs, ils ne peuvent en être propriétaires. Lors de la procession de la Fête-Dieu, ils restent chez eux pour s'épargner la génuflexion devant l'eucharistie. L'église constitue le cœur du village et ils ne sauraient y mettre les pieds. Quand il vient les voir, Abe, l'oncle des États-Unis, leur apporte des livres écrits en yiddish et incite sa belle-sœur à continuer de parler la langue à la maison. Les voisins font de la soupe aux pois, du *pouding chômeur*, des *fèves au lard* et de la *tourtière*. Eux se nourrissent de *kneidlach*, de poulet rôti, de *tsimmes*, de *kugel* et de *brisket*.

La mère de Léa apprend cependant à faire son propre blanc-manger. Elle prépare aussi du bouillon de poulet pour tous les malades du quartier. Dans les conversations en yiddish des parents, des expressions et des mots français

s'invitent peu à peu. «C'est un *goy*, mais c'est une bonne personne», dit son mari à propos de leur propriétaire, monsieur Langlois, qui l'initie à la pêche dans les ruisseaux environnants. En retour, il l'emmène dans les bois cueillir des chanterelles, ces champignons couleur de safran aux arômes d'abricot et d'humus. Les chanterelles lui rappellent les excursions de son enfance dans les forêts de Pologne. La toute première qu'il a trouvée ici, un fanion jaune dans une clairière tapissée d'aiguilles de pin, lui a donné l'impression de rentrer chez lui.

Chapitre 2

Un soir, cet hiver-là, le frère de Léa se plaint de douleurs au ventre.

— Tu fais semblant, dit-elle, convaincue qu’il joue la comédie.

Mais son visage est brûlant et il pousse un cri quand sa mère enfonce un doigt juste au-dessus du nombril. Sa grossesse est tellement avancée qu’elle peine à le tenir sur ses genoux.

Le Dr Paquette vient à la maison et opère le garçon sur la table de cuisine. Il verse du chloroforme dans un mouchoir, et la mère de Léa, aidée de madame Langlois, tient Henri pendant que le médecin insère la lame du scalpel dans son abdomen. Il fait nuit et une lanterne éclaire le ventre luisant, baigné du faisceau de lumière dorée. L’enfant tente d’échapper à la lame, et, dans un recoin, Léa observe, le visage caché derrière ses cheveux, honteuse d’avoir douté de son frère. Elle enfonce ses ongles dans ses paumes et regrette de ne pouvoir partager sa souffrance.

Pourvu qu’il guérisse.

Sitôt l’appendice rouge et gonflé retiré, le médecin recoud son patient avec l’adresse et le talent d’une ménagère.

Pendant quelques jours, le docteur vient drainer la plaie d’Henri, qu’il faut tenir malgré ses hurlements de douleur. Il dort dans la chambre de maman afin qu’elle puisse le reconforter quand il se réveille. En guise de cadeau de

convalescence, Zayde Roback envoie à son petit-fils des pantoufles en velours bordeaux, que Léa considère comme la quintessence du luxe. Elle revient constamment au chevet de son frère pour voir sa cicatrice. On dirait un mille-pattes qui rampe sur son abdomen. Elle veut y toucher, et chaque fois qu'elle s'y risque, elle retire aussitôt sa main comme si le mille-pattes l'avait piquée. Et puis elle recommence. Les coupures, les gales, les cicatrices et les hématomes l'attirent, comme tout ce qui a été brisé et tout ce qui commence à guérir.

Quand le bébé naît, dix jours à peine après l'opération d'Henri, Léa devient la gardienne d'Annie, sa plus jeune sœur. Sans demander, elle emprunte les pantoufles d'Henri et se prend pour un roi en faisant d'Annie son esclave.

— Apporte-moi de la crème glacée au chocolat, ordonne-t-elle, et Annie file à la cuisine, choisit les plus beaux ramequins, ceux en verre taillé, et les remplit de boue.

Quand les chics pantoufles en sont éclaboussées, Léa s'empresse d'aller les nettoyer pendant qu'Annie part à l'aventure. Il faut une demi-heure à Léa, en panique, pour retrouver sa sœur sous la galerie. Des brindilles plein les cheveux, Annie a perdu son bandeau et mangé de la terre. Léa tire le marchepied jusqu'à l'évier de la cuisine et, avec un torchon, frotte le visage de sa sœur qui crie durant toute la séance avant de filer voir le nouveau bébé. Aucun des adultes n'a remarqué leur disparition.

Toutes les autres filles Roback sont de vraies petites mamans. On peut compter sur elles pour bercer le bébé, dresser la table ou passer une vadrouille. Pas sur Léa. Pour peu qu'on lui donne un balai, elle l'abandonne au milieu de la tâche. Un oreiller ? Elle s'en fera une coiffe de religieuse ou un sac de mendiant. Un livre ? Elle disparaît pour le reste de la journée.

En revanche, Léa est invincible au lancer de cennes noires. Elle se bat contre des garçons deux fois plus grands qu'elle et court en faisant claquer ses semelles telles des mitraillettes. Un jour, lors d'une partie de cachette, les autres enfants l'ont cherchée tant et si bien qu'ils ont conclu qu'elle était déjà rentrée. Tapie dans les buissons, Léa y est restée jusqu'à ce que les étoiles s'allument. Son endurance lui vient si naturellement qu'on ne la perçoit pas comme une force.

— C'est dommage qu'elle ne soit pas un garçon, dit madame Langlois.

Mais madame Parent n'est pas d'accord : dans ce monde, ce sont les femmes qui ont besoin d'être fortes.

Chapitre 3

À sept ans, Léa a envie de goûter le corps du Christ, surtout parce qu'on le lui interdit. Elle se dit que l'eucharistie doit ressembler au *pain au chocolat*. Non, plutôt à la meringue qu'ils ont mangée à Québec, ou peut-être à la manne qui, d'après ce qu'elle a lu dans la Bible, serait tombée du ciel, blanche comme la neige et goûtant ce que chacun imaginait selon son désir.

Impossible pour elle d'aller à l'église. Tout le monde connaît les enfants Roback. On l'expulserait avant même qu'elle ait rejoint la file pour la communion.

Elle trouve intolérable d'être ainsi défavorisée, même si elle ignore ce qu'elle manque.

— S'il te plaît, Ophélie, plaide-t-elle auprès de sa voisine qui, tous les dimanches, s'en va à la messe coiffée de boudins surmontés d'une boucle à pois amidonnée. Dis-moi ce que ça goûte.

Ophélie hausse les épaules.

— Ça goûte rien.

— C'est impossible, dit Léa, de plus en plus convaincue qu'on lui cache quelque chose. Rien ne goûte rien. Même l'eau goûte quelque chose.

Ophélie, qui a peur des araignées, des souris, des chiens, des chats et des coccinelles, n'accepte de prendre un risque que contre quelques pots-de-vin. En échange d'un crayon neuf, d'un carré de chocolat et d'un ruban de soie bleue, elle

accepte de trafiquer un morceau d'hostie, qu'elle coince dans sa joue comme le ferait un écureuil. Quand elle parvient à filer hors de l'église et à rejoindre Léa dans les bosquets, son offrande n'est plus qu'une bouillie blême.

Léa la fait tourner dans sa bouche avant de rendre son verdict.

— T'as raison. Ça goûte rien.

Elle crache le reste dans l'herbe sous les yeux horrifiés d'Ophélie, bouche bée.

— Tu ferais mieux d'y retourner, dit Léa en la congédiant.

Elle passe l'avant-midi à essayer d'attraper des ménés dans le ruisseau pendant que la pauvre Ophélie est coincée à l'église avec son missel et pas même une hostie pour casser la croûte. À la synagogue de Québec, au moins, les fidèles ont droit à du hareng.

Tout le monde fait ses courses au magasin général, même les sœurs, qui y font provision de mouchoirs blancs pour les prêtres. La famille est gentille, les enfants sont charmants et le papa fait crédit, ce à quoi les cœurs les plus durs ne peuvent résister. « On est tellement choyés », dit le père de Léa, quoiqu'ils pourraient être un peu moins serrés. Madame Roback doit cacher l'argent du ménage, sans quoi son mari donnerait tout. Il leur arrive – pas souvent – d'aller au lit le ventre creux, et elle doit compter sur les poules dans la cour et les vaches au champ, dont les œufs et le lait lui rapportent un peu d'argent, tout comme sur ses menus travaux de couture. Les enfants, garçons et filles, font leur part. Il n'y a pas d'aristocrates dans la famille, répète leur mère. Quand elle est indisposée, une façon de dire qu'elle est à nouveau enceinte, Henri prend les commandes de la cuisine.

Les familles qui achètent à crédit se trouvent incapables de payer une fois sur deux. Philosophe, le père de Léa hausse les épaules.

— Qu'est-ce que je peux leur réclamer ? Leurs enfants ?

Dans ce rayon, Dieu merci, il ne manque de rien. La maison abrite maintenant cinq enfants et un sixième est en route.

Il les emmène tous à Québec pour une photo de famille, les filles en robe blanche et bas noirs, Henri portant un manteau croisé sur une chemise à col haut. Sur la photo, Annie a l'air de rêvasser comme d'habitude. Elle est jolie comme une poupée avec ses cheveux noirs coupés au carré, son bandeau blanc et son regard lointain. La mise désordonnée de Rose n'éclipse pas sa mine ravie. Elle a réclamé et obtenu de jouer avec la bague de maman pendant la séance de photos, et son sourire triomphant témoigne de sa joie d'avoir eu gain de cause. Photographié de trois quarts, Henri paraît maigre et délicat ; la convalescence a été longue. Il retient Lottie, encore bébé, par le dos de sa robe pour l'empêcher de tomber du tabouret sur lequel on l'a déposée. Le flash la prend par surprise, et son visage rond semble flotter comme un ballon au-dessus de sa robe trop grande. Léa, elle, fixe l'objectif. Le menton levé et le regard franc, elle apparaît sérieuse, déterminée et épanouie, prête pour la prochaine aventure.